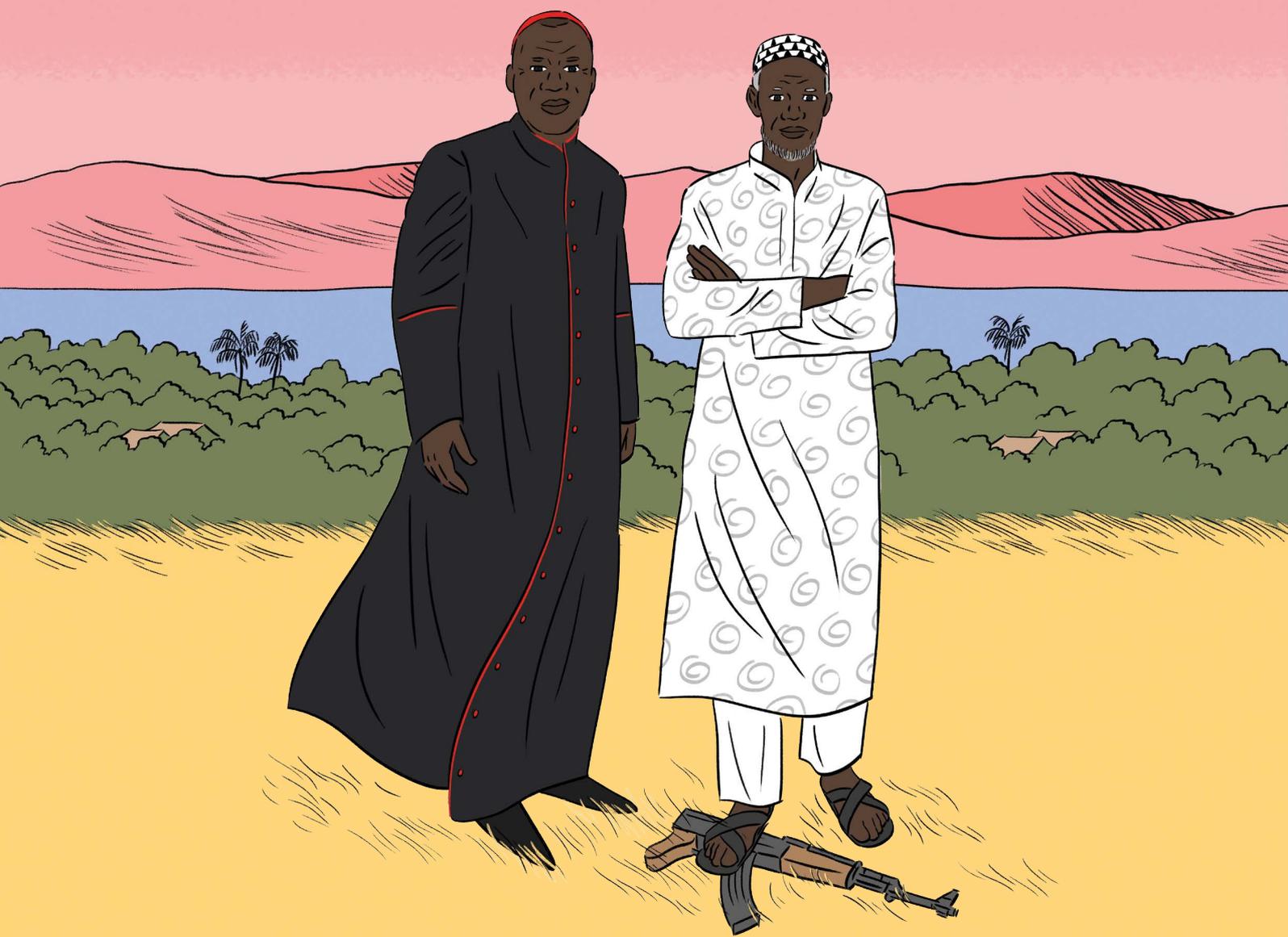


SÌRÌRÌ

LE CARDINAL & L'IMAM



Un film de **MANUEL VON STÜRLER**

SCÉNARIO & RÉALISATION **MANUEL VON STÜRLER** – AVEC LE CARDINAL **DIEUDONNÉ NZAPALAINGA** ET L'IMAM **OUMAR KOBINÉ LAYAMA** – CONSULTANT SCÉNARIO **CLAUDE MURET** – MONTAGE **KEVIN SCHLOSSER**
IMAGES **MANUEL VON STÜRLER, CAMILLE COTTAGNOUD, LANDRY GATIEN KOYASSAKE** – PRISE DE SON **MANUEL & MARC VON STÜRLER** – MUSIQUE **SYLVIE COURVOISIER** MONTAGE SON ET MIXAGE **ETIENNE CURCHOD**
PRODUIT PAR **BEAUVOIR FILMS, ADRIAN BLASER ET ALINE SCHMID**, AVEC LE SOUTIEN DE **CINÉFORUM & LOTERIE ROMANDE, POUR-CENT CULTUREL MIGROS, OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OFC), BURGEGEMEINDE BERN, GESELLSCHAFT ZU OBER-GERWERN BERN** – DISTRIBUTION SUISSE **OUTSIDE THE BOX**



SWISS FILMS



Beauvoir Films et Outside the Box
présentent

SÌRÌRÌ

LE CARDINAL & L'IMAM

Un documentaire de cinéma de
Manuel Von Stürler

Sortie romande
15 septembre 2021

Avant-premières en présence du cardinal
Dieudonné Nzapalainga et l'imam Abdoulaye Ouasselegue :

www.outside-thebox.ch/siriri/

Dossier de presse

| | |
|--|----|
| 1. PITCH & SYNOPSIS..... | 3 |
| 2. AÉROPORT DE CASABLANCA, MAROC | 4 |
| 3. NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR | 5 |
| 4. LE CARDINAL DIEUDONNÉ..... | 7 |
| 5. L'IMAM KOBINE | 9 |
| 6. LA SITUATION EN RCA | 11 |
| 7. ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR..... | 12 |
| 8. BIO-FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR..... | 15 |
| 9. CAST & CREW..... | 17 |

Contact presse
christian@super-market.ch - 0793904769



1. Pitch

Depuis 2013, la République de Centrafrique s'enlise dans un conflit qui oppose groupes armés chrétiens et musulmans. Pendant que les diamants et l'or sont commercialisés dans l'indifférence générale, un cardinal et un imam luttent ensemble pour la coexistence sociale car, pour eux, cette guerre n'a rien à voir avec la religion.

Synopsis

Bangui, capitale de la République de Centrafrique, le cardinal Dieudonné Nzapalainga prêche la parole sainte. Mais pas seulement. Depuis 2013, les rebelles instrumentalisent la religion et poussent chrétiens et musulmans à s'entretuer. Des chefs de guerre contrôlent la quasi-totalité du territoire et ses ressources. À travers la brousse ou la forêt, avec son équipe, le cardinal remonte les pistes au volant de son 4x4, traverse des rivières et des barrages. Sans aucune discrimination confessionnelle, il écoute le peuple et recueille les témoignages. Il reconforte les cœurs brisés, tente d'apaiser la colère et de ramener à la raison les hommes en armes. Inlassablement et d'une même voix avec l'imam Kobine Layama, le cardinal implore le peuple à ne pas tomber dans le piège habituel, à ne pas succomber à l'usure de ce scénario répétitif. Leurs seules armes sont la foi, le bon sens et un message fort : « Nous sommes tous frères et sœurs, tous Centrafricains ». À l'image de son mentor le pape François, le cardinal n'hésite pas non plus à demander que justice soit faite, que les autorités et la communauté internationale prennent leurs responsabilités et se demandent aussi à qui profite ce conflit. Qui vend les armes aux rebelles? Qui achète l'or et les diamants

et où partent-ils? Ce film se veut une parabole exacerbée des problématiques contemporaines : le partage des richesses, le pouvoir des armes, le détournement des paroles saintes et la mise à l'écart continue des périphéries du monde. Porté par deux hommes résolus, ce film interroge l'ordre du monde, le vivre ensemble et les balises qui résonnent en chacun de nous. Au-delà du témoignage historique sur une tragédie oubliée, le réalisateur de Siriri voit son film comme un film d'aventure poignant, une célébration fraternelle, un film inspirant pour chacun de nous.

2. Aéroport de Casablanca, Maroc

Au retour d'une conférence internationale sur le dialogue interreligieux, Moi, le cardinal Dieudonné Nzapalainga et l'imam Kobine Layam ratons notre correspondance et sommes contraints d'attendre 48h le prochain avion pour Bangui. Même munis de passeports diplomatiques, ils partagent le sort de tout Centrafricain et autre Camerounais sans visa : deux nuits dans une chambre sans fenêtre ni salle de bain, prisonniers de la zone de transit.

Le cardinal : Manuel, toi qui peux sortir avec ton passeport Suisse, tu peux aller acheter un rasoir et du dentifrice?

L'imam : J'en veux bien aussi

36h plus tard, les notifications tombent en rafales. Chaque nouveau message fait l'effet d'un coup de poing.

Bip : « L'église de Fatima (Bangui) a subi un assaut durant l'office. Cette attaque à la mitrailleuse et aux grenades a fait une centaine de blessés et au moins 6 morts, dont l'abbé Albert, curé de la paroisse ».

Bip : « Les assaillants sont venus du PK5 (quartier de Bangui) ».

Bip : « Deux musulmans brûlés vifs en représailles ».

Bip : « Nouveau bilan : au moins 16 morts ».

L'imam atterré : Ça va de nouveau mettre le feu au pays...

Le cardinal : Qu'est-ce qu'on peut faire, bloqués ici ?

L'imam : Tout est foutu, on retombe à zéro.

Le cardinal, inquiet : « Pourvu que ça ne s'embrace pas avant notre arrivée... Pauvre Albert, il s'est tellement engagé pour la paix. »

Moi, je n'oublierai jamais cette situation que nous avons partagée. Des liens se sont tissés entre nous. Début de tournage frontal, au cœur du sujet et des enjeux. Une entrée en matière brutale pour le réalisateur occidental que je suis...



3. Note d'intention du réalisateur

J'ai entamé ce projet suite à une rencontre marquante avec le père Paolo Dall'Oglio. Ce jésuite italien s'investissait au Moyen-Orient et pratiquait une communion interreligieuse. Cet homme, épris de foi et de justice, était profondément respectueux des musulmans. Un sujet évidemment brûlant dans le monde, comme en Suisse. La nécessité d'apporter un témoignage d'ouverture et de tolérance n'a cessé de croître au fil de mes préoccupations. Elle s'inscrit aussi dans la continuité de ma démarche, mon attachement à la compréhension de l'autre en parcourant des univers mal connus et truffés de préjugés. Cette même philosophie anime mes films précédents, LA FUREUR DE VOIR et HIVER NOMADE.

Le père Paolo a disparu en 2013, enlevé par le groupe État islamique. Aujourd'hui, il est mort. Frappé par la perte d'un personnage emblématique du sujet qui me tient à cœur, j'ai exploré plusieurs pistes de par le monde. L'une d'elles s'est imposée en 2017 : l'engagement commun d'un cardinal et d'un imam dans un pays, le Centrafrique, où chrétiens et musulmans sont dressés les uns contre les autres par des groupes armés en quête de pouvoir qui cherchent à faire main basse sur les ressources du pays. Convaincus que ce conflit n'a rien à voir avec une guerre de religions, le cardinal et l'imam se sont mobilisés pour rétablir les vérités. Dans cette dynamique où il serait si facile de se laisser emporter par la vague de haine et de ressentiment, comment choisissent-ils d'emprunter résolument la voie de la réconciliation ? De promouvoir le pardon au-delà de sa propre religion alors que l'autre est devenu par définition un ennemi à abattre ? Cette question, ténue et emplie d'ambivalence, est la matrice de mon film. C'est dans ce contexte que j'ai filmé de près l'union sacrée de mes deux protagonistes. J'ai retrouvé dans leurs discours, mais encore plus dans leurs

actes, le souffle et la détermination qui m'avaient tant frappés chez le père Paolo. Comme lui, ils n'hésitent pas à risquer leur vie pour ne pas faillir à leurs convictions.

Plus que leurs statuts de hauts dignitaires ou leurs pensées théorisées, c'est la manière dont ils mènent leur combat et affrontent le réel qui me paraît inédite et qui permet de toucher le spectateur. Ils pourraient paraître héroïques, pourtant ce sont d'abord des hommes de foi, avec des succès, des défaites, des frustrations et des contradictions, mais surtout des hommes qui font du mieux qu'ils peuvent.

Suivre ces hommes qui se battent au quotidien, ensemble et au-delà de leurs croyances, pour que les valeurs humaines ne soient pas qu'une vue de l'esprit, était devenu une nécessité impérieuse pour moi. Mon cinéma est celui des personnages qui acceptent de se dévoiler au-delà de leur rôle premier. Depuis 2017, je les ai observés et filmés dans des contextes différents, à Genève et à Vienne lors de conférences, au Vatican et à quatre reprises dans leur pays. J'ai pu leur exposer ma démarche et mon exigence de garder mon indépendance artistique, sans vocation journalistique.

Le cardinal s'inscrit dans la structure pyramidale de l'église catholique, il possède des relais et des appuis solides partout dans le pays. Fort de cette organisation (qui est certainement la seule encore déployée sur l'ensemble du territoire), il est la personne la plus informée sur la situation sécuritaire et humanitaire du pays. Il se refuse à toute escorte militaire, conduit lui-même sa Jeep des heures sur des pistes défoncées. Il doit convaincre les coupeurs de route de le laisser passer, négocier avec les mercenaires devenus pilleurs et surpasser la fatigue.

Ma relation avec l'imam, malicieux et déterminé, est tout aussi franche mais sa liberté d'action est plus restreinte. S'il préside le Conseil islamique du pays, ce statut ne lui confère pas une autorité suprême. Il doit composer avec des imams divisés et parfois dissidents. Pour lui, le plus grand danger est la présence des mercenaires musulmans venus du Tchad et du Soudan. Appâtés par leur solde, ils n'ont que faire de la paix.

Dans ce rôle de filmeur-narrateur, au cœur de l'action, j'ai eu pour allié Landry Koyassake, journaliste centrafricain à la radio de Bangui. Protagoniste et partenaire, il est aussi le « collègue » qui m'a proposé de filmer des situations dans les régions où je n'ai pas pu me rendre pour des questions sécuritaires.

De retour en Suisse, quand j'ai visionné les premiers rushes tournés avec l'iPhone en 4K équipé d'un micro M/S, j'ai entamé une réflexion avec mes producteurs et ma garde rapprochée (Camille Cottagnoud, Marc von Stürler et Karine Sudan) afin de déterminer si ce dispositif inhabituel pourrait satisfaire mon ambition de cinéma. Nous avons relevé certaines limites, mais aussi des atouts. La qualité cinématographique n'est pas celle du jeu avec la profondeur de champs ou du nombre de mega-bits par seconde, mais découle plutôt de la valeur du contenu et de la relation singulière du filmeur avec les personnages et l'intensité des situations. Fort de ce bilan, j'ai techniquement amélioré le dispositif et affirmé le parti pris du filmage durant les tournages suivants. J'ai donc tourné seul les images de SÏRÏRÏ, hormis les images enregistrées par Landry et les plans tournés à l'ONU à Genève par Camille Cottagnoud.

Après le dernier dérushage, sur le banc de montage, j'ai été confirmé par l'idée de m'introduire dans le récit comme narrateur, celui qui accompagne le spectateur et qui met en perspective les situations. Ce choix m'a ouvert la voie à une narration plus libre,

plus franche et directe.

Malgré les obstacles, je me suis obstiné dans ce projet, conscient de me retrouver l'exceptionnel témoin de l'histoire de ce début du XXIème siècle. J'ai reçu comme un privilège et aussi comme une responsabilité cette possibilité offerte de partir sur les pistes au fond des villages. Ces sept ans de conflit et d'histoire de l'un des plus grands pays du continent africain sont peu documentés. La prédation des bandes armées, des politiques comme des chancelleries et des entreprises étrangères crève tellement les yeux qu'elle paraît une caricature grotesque du post-colonialisme et de la mondialisation. Pourtant le drame se déroule à huis clos et dans l'indifférence générale. Rares sont les témoins et encore plus rares les images.



4. Le cardinal Dieudonné

Une stature de bon géant, un charisme époustouflant et une détermination sans faille : Dieudonné est plus qu'un leader religieux, c'est un personnage ! Le Pape François savait ce qu'il faisait quand il l'a nommé en 2016 premier cardinal centrafricain. Le Pape a reconnu un fils spirituel dans ce jeune évêque intérimaire qui ne s'est jamais cantonné à la sacristie. Sa nomination est emblématique de l'engagement de François à l'écoute des pauvres et des périphéries.

Petit garçon, Dieudonné grandit dans une famille nombreuse qui le pousse aux études. La maman est protestante et le père catholique. Elève des missionnaires, formé par les Spiritains à Paris, il est ensuite envoyé à Marseille auprès des Orphelins apprentis d'Auteuil. Mais le Vatican souhaite remettre de l'ordre dans un clergé centrafricain au comportement pas très catholique et le rappelle au pays comme évêque intérimaire. Pragmatique, Dieudonné relève immédiatement les manches de sa soutane.

« De retour, tout me semblait aller si lentement, j'avais l'impression d'être plongé dans l'inertie ! »

se souvient-il en riant. Déjà la situation est tendue et le gouvernement met à sa disposition des militaires pour garder l'archevêché et l'escorter lors de ses déplacements.

« C'était hors de question !, assène-t-il. Je suis un homme d'Église. »

Rapidement il s'attelle à remettre de l'ordre : implanter une vision à long terme et pérenniser les ressources de l'archevêché. Il replante des arbres fruitiers, remet en fonction l'imprimerie, le garage mécanique, la scierie, sans oublier la basse-cour qui sert à nourrir le personnel et à payer les salaires. Ses rares moments de repos, il se les accorde dans l'avion, hors connexion. Même à Rome pas de dolce vita, l'enfant de Bangassou s'astreint à apprendre l'italien.

Le cardinal de 51 ans sort souvent de Bangui et arpente tout le pays. Il conduit lui-même son 4x4.

« Comme au Vatican, j'aurais droit par mon statut à une limousine avec chauffeur, mais bon, je sais conduire et en plus j'aime ça alors que cet argent serve à quelque chose de plus utile ! »

glisse-t-il malicieusement. Son bon sourire et une réelle bienveillance qui allie bon sens et foi du charbonnier versent du baume sur les plaies de son peuple meurtri.

« Sur le terrain, je n'oublie pas mes origines rurales, explique-t-il. Quand je descends de la Jeep, je ne me sens pas cardinal. Je laisse ça de côté et suis au même niveau que les gens. Cela aide beaucoup à ce qu'ils me confient leurs préoccupations. »

A l'écoute de son peuple, il est devenu l'interlocuteur privilégié de tous, riches ou pauvres, croyants et non-croyants.

L'engagement de Dieudonné pour le dialogue interreligieux ne quitte pas ses pensées. Lors de son intronisation comme Cardinal par le Pape François en novembre 2016, il a invité au Vatican trois mères centrafricaines et leurs enfants issus des trois confessions religieuses différentes. À Rome, il a insisté pour que chacune des mères prenne sous son aile un petit musulman, un petit catholique et un petit protestant.

« Ces enfants d'une autre religion sont devenus pour quelques jours «ses» enfants, se réjouit-il. Nous ne sommes pas ici pour les dogmes. Qu'est-ce qui nous rassemble, qu'est-ce qui nous fait avancer ensemble ? Il faut intégrer des enfants de différentes confessions. Faire des choses ensemble pour se connaître. »

Les priorités du cardinal sont claires : d'abord la paix et les jeunes, cette génération sacrifiée par les affrontements qui lui tient tellement à cœur. D'ailleurs, il ne mâche pas ses mots face à ses compatriotes comme face aux autorités ou à

la communauté internationale. Pour lui, pas de distinctions : si tous les Centrafricains ne sont pas ses paroissiens, le pays entier est un troupeau dont il est le berger. Un troupeau qui mord parfois et gronde. Les milices sont déjà venues le menacer et l'intimider.

« Je n'ai pas peur de la mort, confie-t-il. De toute façon, j'ai déjà donné ma vie, je l'ai dit à mes parents. Comme ça, je peux faire mon travail tranquillement et sereinement. D'ailleurs cette confiance désarme pas mal de situations tendues. »

Il reste silencieux un moment :

« Dans un moment pareil, une des plus belles leçons de ma vie m'a été donnée par Kobine. J'étais allé le chercher chez lui car il était en danger de mort encerclé par des milices chrétiennes. Il n'a pas pris son ordinateur ou je ne sais quoi de valeur. Non, juste son coran... »

Si l'imam Kobine est un repère, le Pape François,

originaire lui-aussi d'un pays non occidental, est devenu un modèle évident dès le début de son pontificat.

« Il n'a pas peur de parler mais aussi de se déplacer pour aller au cœur de l'action, souligne le cardinal. Le Pape attire l'attention des gens pour dire qu'il ne faut pas utiliser la religion pour diviser. Non seulement, il le dit, mais il se déplace sur les lignes de fractures pour les réduire. Il m'inspire beaucoup »

Il se tait un moment et reprend avec pudeur :

« Oui, beaucoup... »



5. L'imam Kobine

Ce petit homme à la barbe grisonnante parle avec douceur et précision. Issu d'une famille chrétienne, Omar Kobine Layama grandit dans le sud-est du pays à 600 km de Bangui dans une famille d'agriculteurs. Son père décède alors que Kobine n'a que 4 mois. À 22 ans après s'être converti à l'islam, le jeune homme obtient une bourse qui lui permet d'aller étudier le Coran et la théologie durant neuf ans à l'Université de Médine en Arabie Saoudite.

Durant ces années, le manque de formation des musulmans lui saute de plus en plus aux yeux à chaque visite en Centrafrique. À son retour définitif, Kobine constate aussi que l'islam de RCA n'est toujours pas structuré depuis ses débuts.

« Ces deux siècles de tabous, où notre religion a été confinée dans les mosquées font que l'islam est perçu comme une religion étrangère, explique-t-il. C'est un paradoxe car elle est la première religion monothéiste à s'être implantée sur le territoire autour de 1830 ! »

La plupart des communautés musulmanes vivent isolées les unes des autres et pratiquent une religion qui souvent, n'est pas adaptée à la culture du pays.

« On peut dire que les musulmans d'ici sont assez conservateurs, constate Kobine. Ils ont de la difficulté à s'ouvrir aux autres. C'est certainement l'une des raisons qui font que notre religion est mal connue dans le pays. »

L'islam représente aujourd'hui 15% de la population et peine encore à se fédérer. Faire comprendre et accepter aux chiites, sunnites et soufis de se respecter et de prier ensemble n'est pas simple.

« C'est seulement en 1992 que nous avons décidé de nous rassembler, de dialoguer et d'échanger »

précise l'imam de Bangui.

Omar Kobine préside désormais la Conseil islamique de RCA. Un défi énorme non seulement pour rassembler l'islam centrafricain mais aussi face aux intérêts politiques qui se disputent pouvoir et richesses. Dès 2012 quand les musulmans ont pris le pouvoir, Omar Kobine Layama s'est rendu compte de l'usurpation de la religion à des fins politiques. L'islam est aussi la religion affichée par un grand nombre de miliciens de la Séleka, un des groupes rebelles. Au plus fort du conflit, quand la haine et les meurtres déchiraient chrétiens et musulmans, l'imam a frappé à la porte du cardinal pour proposer de parler d'une seule voix au nom de la paix afin de contenir la manipulation et le risque d'un génocide.

« En RCA, nous sommes tous liés par le sang, avant d'être de telle ou telle religion, souligne-t-il. Comment voudrait-on aujourd'hui diviser nos familles, nos communautés ? »

Dans le bureau de l'imam, la porte d'un placard dissimule des rayonnages couverts de livres. Ses analyses sont fines et réfléchies. Omar est un érudit, modéré et tolérant.

« La spiritualité avant tout, sous le regard de Dieu »

aime-t-il à répéter. Reconnu au niveau international, il contribue avec force au dialogue interreligieux, y compris dans la mise en place de nouvelles structures islamiques comme Kaiciid, pour lutter contre le fléau du radicalisme. Pour lui, personne ne détient la vérité mais chaque religion est un enrichissement à condition que les croyants soient éduqués.

« La religion appartient d'abord à Dieu, elle n'appartient à aucune tribu ou communauté, à aucune race ou nationalité »

affirme-t-il. Son cheval de bataille principal est l'éducation. L'analphabétisme qui ne cesse d'augmenter depuis le conflit le désole.

« Les amalgames et l'ignorance vont jusqu'à confondre arabe et musulman, soupire-t-il. Certains ne savent même pas qu'un arabe peut être chrétien ou athée ! »

Un engagement de trop peut-être pour ses détracteurs qui lui reprochent déjà sa conversion, ses voyages à l'étranger et sa profonde amitié avec le cardinal. Même des milices musulmanes ont voulu l'assassiner. Un soir, il entend autour de chez lui des rebelles en position. Son premier réflexe est d'éteindre toutes les lumières mais, raconte ce père de famille,

« Je me suis dit, si mon heure est venue ainsi que

celles de miens, alors nous la regarderons en face et dans la lumière : j'ai tout allumé. »

Il s'approche de la porte et entend un des leaders s'opposer in extremis à son exécution. Les miliciens finissent par s'éloigner. Depuis il ne se déplace que sous escorte militaire. Sa femme et ses cinq enfants vivent cloîtrés derrière des murs hérissés de barbelés. Pourtant il reste serein et déterminé.

« Inch'allah ! La paix et la foi avant la peur ».



6. La situation en RCA

La Centrafrique est un pays tourmenté qui n'a jamais connu la paix. Longtemps mineure car sous tutelle de la France, elle a vécu dans la terreur. Elle subit d'abord la violence des commerçants arabes qui, de raids en raids, kidnappaient les populations pour les vendre en esclavage. La colonisation française aussi, impitoyable dès son début à la fin du XIX^{ème} siècle, l'a laissé exsangue et meurtrie. A l'indépendance du pays il y a 58 ans, un prêtre devient le premier président et un espoir s'amorce mais le répit est de courte durée. La Centrafrique est ballottée de coups d'Etats en mutineries.

Grand pays géographique, traversé par trois zones climatiques, sa population n'est pas homogène. Si le sango et le français en sont les langues officielles, une soixante de langues sont parlées par autant de communautés et de groupes ethniques. Même la religion imposée par les voisins arabes ou par le colonisateur n'a pas su réunir le pays. Animistes, musulmans et chrétiens vont chacun prier dans leurs lieux de culte.

En 1960, un ancien militaire, Jean Bedel Bokassa s'empare du pouvoir. Il se proclame même empereur. La France, elle, n'abandonne pas facilement son emprise et continue à jouer un rôle majeur dans l'équilibre mais aussi le déséquilibre du pays. Elle n'hésite pas aussi à intervenir militairement dans son ancien colonie.

La Centrafrique est prise dans un cycle infernal d'élections truquées, de coups d'Etats et de corruption. Le gouvernement est incapable de garantir la sécurité. Dans ce pays gigantesque et pourtant enclavé, le contrôle des frontières est impossible. Ses voisins sont tout autant en proie à la violence et à la guerre et les bandes armées ne s'arrêtent pas aux frontières tracées à la règle par la France coloniale mais s'introduisent brutalement pour propager leurs violences à l'intérieur du pays.

Car la mariée est bien trop belle : la Centrafrique possède des richesses à grande échelle : beaucoup d'eau, du bois, de l'or, du cuivre, du fer, de l'uranium et des diamants. Beaucoup de diamants même qu'on retrouve parfois à transiter dans le port franc de Genève. Alors autant, étourdir la belle Centrafricaine et l'infantiliser pour la piller encore et encore. Les puissances étrangères ne sont pas les seules à se remplir les poches, les politiciens locaux s'en donnent à cœur joie.

En 2013, un nouveau coup d'état a de nouveau semé le chaos. Les milices, assoiffées de pouvoir et de richesses, se sont dressé les unes contre les autres, utilisant la religion comme marqueur communautaire. Des groupes armés centrafricains mais aussi des mercenaires venus grossir leurs rangs en voisins, notamment du Soudan et du Tchad, appâtées par le sang, le pouvoir et les pillages. La religion d'un ennemi le transforme une cible facile à identifier. Le Nigéria, l'Ouganda ou encore le Mali connaissent la même épidémie de tensions religieuses. Depuis, pas un seul jour de paix.

Récemment, la France a resserré son poing sur son ancienne colonie alors que la Russie lui faisait les yeux doux, jusqu'à entrer dans son lit. Mais les conflits géostratégiques restent des conflits de blancs. Le peuple, lui, à la fois victime et bourreau, est épuisé. Les déplacés dans et hors frontières sont innombrables. Selon l'Unicef, fin 2018, deux enfants centrafricains sur trois ont besoin d'aide humanitaire. La Centrafrique, immense pays riche et central du continent, est pourtant l'un des plus pauvres du monde et sa population se meurt dans l'indifférence générale.

Manuel von Stürler et Gaele Pério Valero, juin 2021



7. Entretien avec le réalisateur

Qu'est-ce qui vous a motivé à entreprendre ce projet et à tourner un film en République centrafricaine ?

Mon intention première était de m'investir dans un projet qui fasse sens. Je cherchais aussi une réponse à mes craintes face au climat de polarisation des idées que j'observais. J'avais, en effet, été marqué par différents événements en Europe et particulièrement en France lorsque le Front National était arrivé au deuxième tour des élections présidentielles. J'observais une montée en tension des partis politiques extrémistes de tous bords. L'atmosphère dans la société civile aussi se dégradait : on n'arrivait plus à se parler et cela me préoccupait. Puis j'ai entendu parler de ce cardinal et de cet imam qui travaillaient ensemble, main dans la main en République centrafricaine. J'ai tout de suite été interpellé par ces deux personnalités apparemment antagonistes qui, ensemble, défendaient une même cause et des mêmes valeurs. Leurs actions offraient une perspective constructive bien au-delà de leur pays... Il y avait aussi autre chose que je trouvais très important : après tous ces attentats, notamment en France mais pas seulement, on n'entendait pas vraiment les imams. Ils étaient très peu à prendre la parole. Cet imam qui s'exprime et qui s'engage m'a donc immédiatement impressionné.

Et puis, je ne connaissais pas du tout l'Afrique subsaharienne, je n'étais jamais allé dans un pays en guerre et je ne suis pas non plus un connaisseur en matière de religions. J'avais face à moi trois inconnues majeures et c'est ce qui est passionnant dans un projet.

Enfin dans mes films, je cherche toujours à dépasser les a priori, à m'intéresser à l'autre, à la différence, comme une sorte de quête de vérité qui puisse interroger mes valeurs, mes actions et mon environnement. Moi qui ne suis pas croyant, cette fois, j'ai été servi !

Comment avez-vous rencontré le cardinal et l'imam et comment s'est passée votre première rencontre ? Ont-ils tout de suite accepté de collaborer avec vous ou y a-t-il eu des réticences de leur part ?

La rencontre a été un peu compliquée à mettre en place car je n'avais aucune adresse de contact et un cardinal, prince de l'Église, n'est pas dans l'annuaire !

Après des mois d'investigation, le cardinal m'a appelé et m'a proposé de se rencontrer le soir même, à Paris, entre deux avions. Je lui ai parlé de mon projet. De manière très simple et spontanée, il m'a invité à venir à Bangui. J'ai rencontré l'imam plus tard, à Vienne, lors d'une conférence internationale sur les religions où il s'était rendu avec le cardinal. Puis nous sommes directement repartis à Bangui où je me suis immédiatement retrouvé au cœur de l'action.

J'ajoute que leur engagement commun est également partagé par un pasteur protestant qui n'a pas souhaité être dans le film.

Quelles sont les implications à réaliser un film en République de Centrafrique ? Comment vous êtes-vous préparé à ce tournage ?

J'avais dit dès le début au cardinal et à l'imam que je n'étais pas reporter de guerre et que je n'avais aucune expérience de ce type de terrain. Je leur ai donc fait totalement confiance. Quand ils me disaient qu'il y avait danger, qu'il était préférable que je ne les accompagne pas et bien, je n'y allais pas. Le premier séjour a surtout été consacré à comprendre le contexte, ce qui m'a permis d'envisager ce qui serait possible ou non au moment du tournage. Le cardinal, qui refuse toute escorte militaire, doit parfois faire face à



des situations dangereuses. Mais c'est un enfant du pays, d'une famille modeste : il connaît son peuple, il connaît les gens et les signes avant-coureurs du danger. Il a cette lecture qui ne nous est pas donnée à nous, étrangers, et il sait faire demi-tour quand il sent que sa présence va provoquer au lieu de réconcilier.

Quelle est l'organisation ethnique et religieuse de la République centrafricaine ? Quelle situation avez-vous découvert sur place ?

En dehors de Bangui, c'est apocalyptique. Les gens survivent. Un quart de la population vit dans des camps de déplacés à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. Les frontières sont poreuses car il n'y a personne pour les contrôler. Le cardinal le dit bien : la Centrafrique c'est un peu le ventre mou de l'Afrique où chacun vient se servir comme il le souhaite parce qu'il est possible de passer les frontières très facilement. Je me suis vite rendu compte que cette crise révélait des choses qui remontent à beaucoup plus loin, probablement aux premiers colons. Tous ces pays d'Afrique centrale n'existaient pas avant la colonisation. Ils ont été créés par les Occidentaux sans tenir compte des groupes ethniques, ce qui a déstabilisé tout l'équilibre en place. Je n'ai pas souhaité traiter de cette histoire trop complexe. Je me suis attaché plutôt à faire un état des lieux au temps présent. J'avais envie de restituer l'état de ce pays aujourd'hui complètement dévasté où l'ONU est présente avec 12000 Casques bleus et un mandat de maintien de la paix. Or la paix n'existe pas. C'est donc un mandat un peu boiteux. Les ONG aussi se font attaquer et doivent se replier lorsque la région subit des violences. Finalement il ne reste que les religieux pour venir en aide aux populations. Cet engagement absolu, total qui permet de dépasser les limites de la peur et du danger, comme le fait le cardinal, a été une découverte pour moi. J'ai appris à avoir beaucoup plus d'humilité pour cet engagement religieux tellement malmené, voire méprisé en Occident aujourd'hui.

Le duo du cardinal et de l'imam est-il un cas de collaboration unique ou avez-vous rencontré d'autres exemples de personnes prônant le discours interreligieux en Centrafrique ?

Quand le conflit a éclaté en 2013, l'union sacrée du cardinal et l'imam était inédite. La Centrafrique est un pays qui auparavant n'avait jamais vécu de conflits religieux. Leur alliance interreligieuse qui dénonçait l'instrumentalisation de la religion à des fins politiques était tout à fait extraordinaire ! Le cardinal et l'imam se sont aussi rapidement rendus compte qu'il fallait que leur alliance résonne à travers le pays. Ils ont donc mis en place dans les principales villes des relais au rôle de médiation et d'apaisement auprès des responsables locaux et des populations. Leur objectif principal est d'encourager les civils à ne pas prendre les armes même en représailles aux attaques régulièrement perpétrées. Mais face à des groupes armés aux intérêts considérables de prises de pouvoir et de contrôle des ressources, c'est évidemment très compliqué. Cependant plusieurs analystes soutiennent que l'engagement de l'imam et du cardinal dès le début du conflit a évité le génocide des musulmans, minoritaires dans le pays.

Comment avez-vous vécu ce tournage ? Comment avez-vous vécu les tensions d'un pays dévasté par des années de conflits armés et fortement divisé ?

L'objectif du premier voyage était principalement de tisser des liens et d'effectuer des repérages durant lesquels je filme toujours avec une petite caméra. Mais le feu de l'action, moment de recueil des témoignages, est devenu rapidement très intense. Il m'a alors semblé qu'il serait indigne d'être présent, de filmer puis d'annoncer que je reviendrai plus tard avec une équipe pour recommencer les prises. Les témoins m'avaient déjà accordé leur confiance en m'acceptant parmi eux, avec ma caméra. J'ai eu ce sentiment de devenir leur relais. Pas pour tous, évidemment.

Mais il faut savoir que la présence médiatique en Centrafrique est pratiquement inexistante. Assez vite, je me suis senti engagé et responsable de ce qui m'avait été confié, qu'il était important que ce film aboutisse non seulement pour moi mais aussi pour eux.

Il y a aussi l'après-tournage. Le retour de ces séjours, avec toutes ces tensions et ces charges émotionnelles, a été émotionnellement très dur. J'ai dû laisser passer pratiquement une année avant de pouvoir commencer la construction du récit afin de m'assurer d'être le plus détaché possible de ce que j'y avais vécu. De trouver la bonne distance qui produise un récit équilibré. Ce n'est pas mon histoire à moi qui est importante.

Quels sont les principaux obstacles auxquels vous avez dû faire face ?

Je n'ai pas eu tellement d'obstacles sur place puisque j'ai eu cette chance de pouvoir accompagner le cardinal. Donc sur le terrain, les difficultés n'ont pas été si grandes si ce n'est l'impossibilité de tourner avec une équipe. Je n'ai pas pu aussi me rendre sur certains lieux pour des questions sécuritaires mais j'ai pu confier mon matériel à Landry, un journaliste centrafricain, qui a filmé à ma place. Je lui dois beaucoup.

En revanche, les plus grandes difficultés se trouvaient plutôt au niveau de la production au moment de trouver les financements : l'Afrique et la religion ne sont pas des sujets porteurs en Occident ! Nous nous sommes vraiment battus contre vents et marées, convaincus que nos protagonistes portent un message universel au-delà de la religion.

Comment votre caméra a-t-elle été accueillie par la population ?

Selon moi, la grande qualité de ce film est probablement la proximité et l'intimité entre le filmeur et le témoin. Je crois que je n'ai jamais ressenti autant d'intensité. Que je fasse partie

de l'équipe du cardinal a beaucoup aidé à être avec la population. Comme personne ne vient leur demander ce qu'ils vivent, ils m'ont montré une forme de reconnaissance même s'ils ne sont pas toujours en accord avec le cardinal. Ils ont saisi cette chance de pouvoir dire tout haut ce qu'ils vivent. Avec Landry, mon co-filmeur, nous sommes conscients que ces témoignages sont des paroles et des rencontres précieuses.

En deux mots, quelle est votre vision de la situation actuelle en République de Centrafrique ?

L'intensité du conflit que le pays a connu en 2013-2014 est un peu retombée. Le problème est qu'aujourd'hui, il n'y a plus de grand chef de guerre défini mais une multitude de groupes armés hors de contrôle. Et puis, il y a les acteurs régionaux et interraciaux, soit beaucoup de monde qui tirent les ficelles ! Les rassembler tous autour d'une table pour construire une paix durable me paraît illusoire. Pendant que tous se bagarrent les richesses, le pouvoir ou encore une position géostratégique au cœur de l'Afrique, le peuple se meurt. Je suis de nature optimiste mais là, j'ai bien peur que ce film soit d'actualité encore quelques années.

Il n'y a donc pas d'espoir ?

J'ai l'impression - et c'est ce qui est relaté dans le film - que, tant que ces religieux s'engagent ensemble avec comme leitmotiv « nous sommes, tous frères centrafricains », tant qu'ils survivent et ont la force d'écouter leur peuple et de dénoncer les exactions, il y aura une espérance. Pour un non-croyant comme moi, c'est troublant mais j'ai constaté qu'ils étaient bien seuls à s'engager ainsi. Une autre lueur d'espoir vient des femmes et leurs témoignages. Si franches, si sincères, elles dénoncent leurs bourreaux sans jamais tourner autour du pot. Elles m'ont beaucoup impressionné. Tant que les femmes s'exprimeront ainsi la justice reste envisageable.



Un moment qui vous a particulièrement marqué ?

C'est peut-être cliché par rapport à la vision occidentale de l'Africain qui a une certaine joie de vivre, mais c'est vrai, que j'ai parfois partagé des rires malgré la tragédie. Un soir, quelques jours après un drame, il y a cette beauté dingue de la lumière du crépuscule, une petite brise, une bière fraîche. C'était un moment d'une douceur incroyable. J'étais en compagnie du cardinal et de quelques-uns de ses invités et victimes du drame. Lorsqu'ils se sont mis à parler de la tragédie, ils se sont moqués de leur façon de courir comme des lapins pour éviter les balles ! Tout le monde rigolait !

Il y a donc cette espèce de jouissance du temps présent paisible, même s'il ne dure que trois heures. Ce moment est vécu intensément, avec beaucoup d'humour, d'amitié et de tendresse. C'est quelque chose qui m'a imprégné, qui me fait dire que l'humanité n'est pas foutue tant qu'il y aura ces moments de vie au milieu de l'apocalypse.

8. Bio-filmographie du réalisateur

De nationalité suisse et française, Manuel von Stürler a étudié le trombone, le piano et la composition au conservatoire de Neuchâtel et à l'école de jazz de Lausanne. Il se produit sur scène en Suisse et à l'étranger, et écrit de nombreuses musiques pour l'art scénique. En 2008, il s'engage sur le projet de documentaire HIVER NOMADE, présenté en première mondiale à la Berlinale en 2012. Distribué en Suisse, en Europe et aux USA, il a obtenu un beau succès avec plus de 150'000 entrées en salle.

En 2013, il entame le projet de son deuxième documentaire, LA FUREUR DE VOIR, produit par Bande à part Films (Jean-Stéphane Bron, Lionel Baier, Ursula Meier, Frédéric Mermoud), en coproduction Française avec Les Films du Tambour de Soie (Alexandre Cornu), RTS Radio Télévision Suisse, SRG SSR et avec le soutien de l'Office fédéral de la culture (DFI Suisse). Il a été présenté en première mondiale au festival Visions du réel 2017, en compétition internationale.

HIVER NOMADE

Suisse, 2012, 90 minutes

Best documentary of European film Academy 2012, Best camera and editing of Swiss Film Academy 2013, Meilleur long métrage Suisse à Vision du réel Nyon 2012, Nominé à l'American Society of cinematographers Hollywood 2014, Golden Frog Camerimage 2013, Young Onion Best film Makedox iFF 2013, ET3 Award Thessalonique 2013, Bayard d'or et prix du public Namur FiFF 2012, Best of the Fest Cebu iDFF 2014, Prix du public Trento FF 2013, Prix du jury et du public Bozner Filmtage 2013, Hérison d'argent Frapna 2013, Prix du jury et des étudiants Essonne FCE 2012, Mention spéciale Autrans FF 2013.

LA FUREUR DE VOIR

Suisse, 2017, 85 minutes

Beldocs iFF compétition internationale, Sydney iFF FIAPF Screenability pro-gram, 70e Locarno iFF Panorama Suisse, Margaret Mead Film Festival New-York award contender, RISC Marseille Prix du Jury, 53e Journées de Soleure nomination pour le Prix du Public. Sortie dans les salles de cinéma suisse en février 2018 à Lausanne, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Vevey, Delémont, Sainte-Croix, Genève, Martigny, Fribourg, Le Sentier, Orbe, Oron, Bex, Berne et Zurich.





9. Cast&Crew

Scénario et réalisation

Manuel von Stürler

Image

Manuel von Stürler

Landry Gatien Koyassake

Camille Cottagnoud

Montage

Kevin Schlosser

Musique

Sylvie Courvoisier

Mark Feldman

Son

Manuel et Marc von Stürler

Montage et mix son

Etienne Curchod

Producteurs

Adrian Blaser

Aline Schmid

Une production

Beauvoir Films

Avec le soutien de

Cinéforum

La Loterie Romande

Office fédérale de la culture (OFC)

Pour-cent culturel Migros

Bürgergemeinde Bern

Gesellschaft zu Ober-Gewern, Bern

